

## Georges Canguilhem et la question de la « subjectivité » vitale

Ciprian Jeler  
Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași

### Abstract

#### Georges Canguilhem and the Issue of Vital “Subjectivity”

This paper outlines a hypothesis regarding the close connection between two problems in Georges Canguilhem’s work. The first problem is that of Canguilhem’s insistence to include considerations about natural selection in his work and of the role that this notion could play therein. The second problem consists in Canguilhem’s tendency to often use the term “life” as the subject of his sentences, even though this tendency may seem to at least partially contradict some of the central theses advanced in his philosophy. This paper attempts to show that these two problems should not be viewed as being isolated from one another, that there is a strong connection between the two and that a certain interpretation of the first one allows us to make sense of the second. To put it otherwise, the aim of this paper is to show that a particular interpretation of the role of natural selection in Canguilhem’s work could help explain why “life” plays the role of a preferred grammatical subject in his writings.

**Keywords:** Canguilhem, subject, life, natural selection, normal, pathological, normativity

Ce texte propose une hypothèse sur la conjonction entre deux problèmes dans l’œuvre de Georges Canguilhem. Pour les énoncer d’une manière abrupte, les deux problèmes sont les suivants : d’un côté, l’insistance de Canguilhem sur la notion de sélection naturelle et le rôle que cette notion joue dans ses écrits ; de l’autre côté, la tendance courante de Canguilhem de

faire de « la vie » un sujet grammatical insigne de ses phrases, alors même que cette tendance pourrait bien souvent sembler contredire – partiellement, au moins – les thèses centrales avancées par la philosophie de Canguilhem. Nous tenterons d'établir ici qu'il ne s'agit, en effet, pas de deux problèmes séparées, qu'il y a plutôt une conjonction étroite entre les deux dans les travaux de Canguilhem, et, enfin, que c'est une certaine interprétation du premier problème qui nous permet de comprendre le deuxième. Plus précisément, il s'agit de montrer que si « la vie » joue le rôle d'un sujet grammatical préféré dans l'œuvre de Canguilhem, cela pourrait s'expliquer par une certaine interprétation de l'importance de la notion de sélection naturelle dans ses travaux.

Mais avant de tenter de montrer leur conjonction, il vaut mieux essayer d'explicitier, ne fût-ce que brièvement, les deux problèmes pour elles-mêmes. Commençons par celui de la « subjectivité » grammaticale de la vie. Une longue citation nous aidera à l'introduire :

« Il est exact qu'en médecine l'état normal du corps humain est l'état qu'on souhaite rétablir. Mais est-ce parce qu'il est visé comme fin bonne à obtenir par la thérapeutique qu'on doit le dire normal, ou bien est-ce parce qu'il est tenu pour normal par l'intéressé, c'est-à-dire le malade, que la thérapeutique le vise ? Nous professons que c'est la seconde relation qui est vraie. Nous pensons que la médecine existe comme art de la vie parce que le vivant humain qualifie lui-même comme pathologique, donc comme devant être évités ou corrigés, certains états ou comportements appréhendés, relativement à la polarité dynamique de la vie, sous forme de valeur négative. Nous pensons qu'en cela le vivant humain prolonge, d'une manière plus ou moins lucide, un effort spontané, propre à la vie, pour lutter contre ce qui fait obstacle à son maintien et à son développement pris pour normes » (Canguilhem 1966, 77).

Il y a une sorte de volute logique dans ce passage qui nous semble importante et qui peut servir à rendre plus explicite ce que nous comprenons ici par la subjectivité grammaticale de la vie. Le normal, nous dit Canguilhem ici, n'est pas ou pas d'abord, en tout cas, à envisager comme une « fin bonne » à obtenir par la thérapeutique, il n'est pas, autrement dit à envisager comme une sorte de bien en soi, déjà donné, disponible dans le monde, pour ainsi dire. Au contraire,

il est à envisager comme étant essentiellement corrélé, pour employer des termes phénoménologiques, à une visée ; son mode d'être est celui de la visée, dans le sens où il n'existe pas en soi, mais comme une intention de « l'intéressé », comme un but à atteindre que le malade se donne. Il y a donc un caractère profondément subjectif du normal, en ce sens qu'il n'existe qu'en tant qu'il est visé par le malade. Et pourtant, cette subjectivité fondamentale du normal bascule, dans la dernière phrase du passage cité, dans un objectivisme profond, car, dit Canguilhem, en visant le normal, le vivant humain ne fait que prolonger un effort spontané de la vie. Le normal reste donc sur le mode d'être de la visée, mais c'est l'agent de cette visée qui change. Cet « agent » n'est plus un vivant ou un sujet humain ; ce n'est plus le malade ou l'« intéressé », mais c'est *la vie elle-même* qui vise le normal.

Tant qu'on ancrerait cette visée du normal dans un agent susceptible d'être considéré un sujet dans le sens philosophique du mot, le caractère fondamentalement subjectif du normal ne posait pas problème ; pourtant, dès qu'on l'ancre dans la vie elle-même – tout en s'interdisant de traiter la vie comme un Sujet métaphysique –, on est inévitablement appelé à justifier cette position, c'est-à-dire à montrer en quoi le normal garde son caractère de visée et, en même temps, à expliciter en quoi la vie est susceptible d'assumer un tel rôle d'agent d'une visée. Notre but ici n'est pas celui de résoudre ce problème à la fois très précis et très général. Il s'agira plutôt de l'ouvrir, d'identifier un élément qui pourrait nous permettre d'y entrer. Nous nous pencherons donc sur un problème préliminaire qui est celui de la « subjectivité » grammaticale de la vie, à savoir celui du glissement grammatical qui fait que la vie puisse prendre le rôle de sujet des phrases de Canguilhem. Pour le formuler d'une manière brutale, le problème que nous aborderons ici serait donc le suivant : si Canguilhem s'interdit de traiter la vie comme un Sujet métaphysique, qu'est-ce qui l'autorise pourtant à utiliser, dans ses écrits sur le normal et le pathologique, « la vie » comme un sujet grammatical de prédilection ?

C'est à cette question que nous allons essayer de répondre ici, et nous allons le faire en opérant une mise en

rapport de cette question avec une autre, non moins constante dans l'œuvre de Canguilhem. Il s'agit de celle de la sélection naturelle. Il faut noter que, dans chaque texte où Canguilhem aborde la question du normal et du pathologique – que cela soit dans sa thèse de doctorat de 1943 – *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* –, ou bien dans son article sur « Le normal et le pathologique » de 1951, ou bien enfin dans les « Nouvelles réflexions sur le normal et le pathologique » de 1966<sup>1</sup> – dans chacun de ces textes donc, la question de la sélection naturelle surgit d'une manière quasiment naturelle sous la plume de Canguilhem. Voici un simple constat, dont la signification reste à dévoiler.

Cette signification est d'autant plus importante que, à notre avis, le voisinage strict entre le problème du normal/pathologique et celui de la sélection naturelle n'est pas sans difficultés. Notons que, lorsque Canguilhem se rapporte à la théorie de la sélection naturelle, c'est à la « synthèse moderne » de l'évolution qu'il se rapporte.<sup>2</sup> Or, il nous semble que, pour se défendre de l'apparent mécanisme de la synthèse moderne ou, pour le dire autrement, pour se garder de laisser l'impression d'une non-créativité de la vie, Canguilhem introduit toujours deux types de réserves ou de restrictions théoriques à chaque fois qu'il parle de la sélection naturelle. Il est, nous le verrons, intéressant de noter que ces deux restrictions sont toujours offertes ensemble par Canguilhem dans ses trois textes sur le normal et le pathologique.

La première réserve concerne le statut du milieu dans la théorie de l'évolution. Selon Canguilhem, il faudrait se défendre d'avoir une vision trop abstraite du milieu dont nous parle la théorie de la sélection naturelle. Voici une citation des « Nouvelles réflexions sur le normal et le pathologique », texte publié en 1966 par Canguilhem comme un complément de sa thèse de 1943 :

« si l'on considère la relation organisme-milieu comme l'effet d'une activité proprement biologique, comme la recherche d'une situation dont le vivant recueille, au lieu de les subir, les influences et les qualités qui répondent à ses exigences, alors les milieux dans lesquels les vivants se trouvent placés sont découpés par eux, centrés sur eux. En ce sens l'organisme n'est pas jeté dans un milieu auquel

il lui faut se plier, mais il structure son milieu en même temps qu'il développe ses capacités d'organisme » (Canguilhem 1966, 214).

Il ne faut donc pas voir l'organisme et le milieu comme étant d'abord séparés – chacun constitué de son côté, et qui sont seulement ensuite mis en rapport –, mais au contraire il faut les voir comme étant essentiellement corrélés l'un à l'autre : l'organisme se constitue en même temps qu'il structure son milieu. Si la théorie de la sélection naturelle peut donner l'impression que les vivants – par exemple, les organismes d'une même espèce qui forment une population – sont déjà donnés et qu'ils sont soumis seulement ensuite à l'action sélective d'un milieu lui-même donné comme extérieur à la constitution de ces organismes, Canguilhem, pour sa part, insiste que les deux – organismes et milieu – sont à envisager comme étant essentiellement corrélés.<sup>3</sup> Cela revient à dire que le milieu n'est pas donné, le même pour tous les types d'individus, mais qu'il est intérieurement différencié en fonction des stratégies de vie des types d'organismes qui s'y logent. En reprenant une distinction de von Uexküll, Canguilhem dira donc que « la *Umwelt*, c'est donc un prélèvement électif dans la *Umgebung*, dans l'environnement géographique » (Canguilhem 1952, 181).<sup>4</sup> La réserve par rapport à la vision courante de la sélection naturelle serait donc une réserve envers l'image d'un environnement unique et donné pour une certaine population, alors qu'il s'agirait, selon Canguilhem, d'un environnement lui-même relatif aux stratégies de vie qui ont cours dans cette population. Milieu et organismes, type de milieu et type d'organisme vont donc de pair, ils sont co-donnés, pour ainsi dire.

La seconde réserve de Canguilhem concerne la distinction entre adaptation et adaptabilité. Pour l'indiquer, nous allons reproduire ici un passage du même texte de 1966 qui nous a servi pour indiquer la première réserve :

« Il existe une forme d'adaptation qui est spécialisation pour une tâche donnée dans un milieu stable, mais qui est menacée par tout accident modifiant ce milieu. Et il existe une autre forme d'adaptation qui est indépendance à l'égard des contraintes d'un milieu stable et par conséquent pouvoir de surmonter les difficultés

de vivre résultant d'une altération du milieu» (Canguilhem 1966, 197).

Une espèce qui est trop adaptée à un milieu stable, qui manifeste donc un « spécialisation excessive », risque de périr lors de la plus petite altération de ce milieu stable. Inversement, une espèce qui contient en elle-même une « tendance à la variété » (Canguilhem 1966, 197) aura plus de chances à survivre lors d'un changement de son milieu. Dans ce sens, la deuxième espèce manifeste de l'« adaptabilité », alors que la première est seulement adaptée à son propre milieu. Canguilhem exprime ainsi ses réserves à l'égard d'une vision trop étroite de la notion d'adaptation : loin d'être la meilleure des choses possibles, une adaptation excessive n'est, à long terme, qu'une condamnation à la mort pour l'espèce qui la manifeste.

Analysées *séparément*, les deux réserves de Canguilhem – la corrélation organisme-milieu et la distinction entre adaptation et adaptabilité – ne posent pas problème. Pourtant, dès qu'on les analyse ensemble, on arrive vite à des tensions logiques. Car la deuxième réserve semble toujours risquer d'en nier la première. Au fond, qu'une espèce manifeste de l'adaptabilité alors qu'une autre ne manifeste que de l'adaptation, qu'est-ce que cela veut dire? La réponse à cette question passe par deux possibilités. Ou bien, d'un côté, on dira qu'un certain milieu *permet* une variabilité accrue, alors qu'un autre n'en permet pas – et ce serait alors cela qui expliquerait l'adaptabilité supérieure d'une espèce par rapport à une autre<sup>5</sup> ; ou bien, de l'autre côté, on dira que les propriétés intrinsèques d'une espèce lui permet de créer plus de variabilité par rapport à une autre espèce, *et cela dans un milieu comparable*, sinon tout à fait identique. Mais chacune de ces deux réponses nie, en fait, la corrélation nécessaire entre organisme ou espèce et milieu. La première réponse consiste à dire que le milieu est, à lui seul, responsable de la variété : et alors le milieu est de nouveau conçu comme extérieur – ou comme sans rapport intrinsèque – au vivant. Tandis que la deuxième réponse consiste à soutenir que le milieu ne joue pas de rôle dans cette variabilité différentielle, ce qui revient, au fond, à soutenir à

nouveau qu'il n'y a pas de corrélation intrinsèque entre le milieu et le vivant. Dès que nous prenons les deux réserves canguilhemiennes ensemble, nous tombons donc sur des tensions logiques. Pourtant, il faut noter qu'à chaque fois qu'il parle de la sélection naturelle, Canguilhem ne manque pas d'exprimer ensemble ou du même coup ces deux réserves.<sup>6</sup>

Le problème que nous abordons dans ce texte peut maintenant être reformulé. Comme nous l'avons dit, il semble que, pour se mettre à l'écart d'une vision trop mécaniciste de la sélection naturelle ou, autrement dit, pour aménager une place de créativité de la vie à l'intérieur de la théorie de la sélection naturelle, Canguilhem énonce, à chaque fois qu'il en parle, ses deux réserves ou restrictions théoriques. Pourtant, comme nous venons de le voir, ces deux réserves ne manquent pas de nous conduire dans des difficultés logiques. Alors, la question qu'il faudrait se poser est de savoir pourquoi, *malgré tout*, Canguilhem insiste-t-il à aborder la sélection naturelle dans ses textes sur le normal et le pathologique ? Pourquoi ne pas éviter tout simplement la question de la sélection naturelle ? On pourrait, sans doute, soutenir qu'il s'agirait, en effet, d'une simple déférence de Canguilhem à l'égard des sciences biologiques et de la théorie la plus compréhensive qui les soutient depuis Darwin. Pour une thèse de doctorat – son *Essai* de 1943 – une telle réponse semblerait sans doute raisonnable. Pourtant, ses discussions constantes et quelque peu répétitives sur la sélection naturelle dans tous ses textes ultérieurs sur le normal et le pathologique semblent faire signe vers une raison plus profonde. D'où l'hypothèse que nous avançons ici : à savoir, que la question de la sélection naturelle joue un rôle important pour la possibilité même – dont Canguilhem se sert si souvent – de faire de « la vie » un sujet grammatical dans ses écrits. C'est cela que nous essayerons de montrer ci-dessous, en passant en revue les trois points de recoupement entre la question de la sélection naturelle et celle du normal et du pathologique dans l'œuvre de Canguilhem.

## 1. La sélection naturelle et la polarité de la vie

Tout d'abord, la sélection naturelle relève, dans les considérations de Canguilhem, de la polarité de la vie. C'est l'un des points centraux de la démarche canguilhemienne, car la notion de polarité, quoique parcimonieusement explicitée dans les textes, sous-tend d'une certaine manière toutes les autres notions. Il y va, dans cette notion de polarité, de rien de moins que de la distinction entre le vivant et l'inorganique : « Vivre c'est, même chez une amibe, préférer et exclure. Un tube digestif, des organes sexuels, ce sont des normes du comportement d'un organisme. Le langage psychanalytique est fort correct en ceci qu'il qualifie de *pôles* les orifices naturels de l'ingestion et de l'excrétion. Une fonction ne fonctionne pas indifféremment dans plusieurs sens. Un besoin situe, relativement à une propulsion et à une répulsion les objets de satisfaction proposés. Il y a une polarité dynamique de la vie » (Canguilhem 1966, 84-5).

Il faut donc distinguer deux choses à l'intérieur de cette notion de polarité dynamique. D'un côté, il s'agit du simple fait que vivre signifie évaluer. C'est un point strictement nietzschéen, si l'on veut, celui que toute vie implique un jugement du bon et du mauvais, de ce qui doit être ingéré et de ce qui doit être évité ou excrété. Canguilhem reviendra, vers la fin de son *Essai*, sur ce point pour dire que « ce qui distingue un aliment d'un excrément, ce n'est pas une réalité physico-chimique, c'est une valeur biologique » (Canguilhem 1966, 148). Et cela *précisément* parce que l'excrément d'un vivant peut être l'aliment d'un autre : car cela signifie qu'il n'y a pas d'aliment ou d'excrément en soi, en fonction des seules propriétés physico-chimiques de l'objet en cause, mais c'est seulement sa rencontre avec tel ou tel vivant qui lui donne le statut d'aliment ou bien d'excrément. C'est dans ce sens que vivre, c'est évaluer ou bien juger en fonction du positif et du négatif. On songe ainsi à la paramécie de von Uexküll, pour laquelle les objets se différencient en deux classes seulement : d'un côté, des obstacles – c'est-à-dire la plupart des objets et qui déclenchent la fuite – et, de l'autre côté, des bactéries de décomposition qui sont, pour elle, la nourriture (von Uexküll 1965, 44-45).



Pourtant, il faut tout de suite ajouter qu'évaluer des objets comme bons ou mauvais ne peut se faire que par rapport à une fonction. Un tas de matière n'est un aliment pour un vivant que parce qu'il est « à digérer » – c'est, en effet, une autre manière de dire qu'il n'y a pas d'aliment en soi. Ainsi, dira Canguilhem, « le plus simple appareil biologique de nutrition, d'assimilation et d'excrétion traduit une polarité. Quand les déchets de l'assimilation ne sont plus excrétés par un organisme et encombrant ou empoisonnent le milieu intérieur, tout cela est en effet selon la loi (physique, chimique, etc.), mais rien de cela n'est selon la norme qui est l'activité de l'organisme lui-même. Tel est le fait simple que nous voulons désigner en parlant de normativité biologique » (Canguilhem 1966, 79). Nous voyons donc ici clairement qu'il est illicite de distinguer, comme s'il s'agissait de deux moments différents, entre une évaluation des objets et un fonctionnement de l'organisme. Fonctionner et évaluer sont indissociable. Dans ce contexte, la norme n'est donc que l'activité de l'organisme lui-même et, en se donnant une norme, à savoir en se comportant d'une certaine manière, l'organisme témoigne à la fois d'une certaine organisation interne et d'une certaine manière d'évaluer des objets.

Cette articulation de l'évaluation des objets et d'un mode propre de fonctionnement reçoit chez Canguilhem aussi le nom de non-indifférence biologique, c'est-à-dire la non-indifférence de la vie aux conditions qui lui sont faites. Et c'est en ce point précis, juste après la fin de la citation que nous venons de donner, que Canguilhem introduit dans sa discussion, d'une manière très abrupte, la notion de sélection naturelle : « Il y a des esprits que l'horreur du finalisme conduit à rejeter même la notion darwinienne de sélection par le milieu et la lutte pour l'existence, à la fois à cause du terme sélection, d'import évidemment humain et technologique, et à cause de la notion d'avantage qui intervient dans l'explication du mécanisme de la sélection naturelle » (Canguilhem 1966, 79). Contre les critiques de la notion de sélection naturelle qui prétendent que beaucoup de vivants meurent avant que leurs inégalités leur apportent un avantage ou un désavantage, Canguilhem affirme, en s'appuyant sur un argument de Georges Teissier, que « parce

que beaucoup d'êtres meurent avant que leurs inégalités les servent, cela n'entraîne pas que présenter des inégalités soit biologiquement indifférent. C'est précisément le seul fait dont nous demandons qu'il nous soit accordé. Il n'y a pas d'indifférence biologique. Des lors, on peut parler de normativité biologique » (ibid.).

Il est pourtant évident que, derrière le terme de non-indifférence biologique, on a affaire, dans les deux cas – celui de l'organisme et celui de la sélection naturelle –, à des choses complètement différentes. Du côté de l'organisme, il y a bien une norme, une manière d'être que l'organisme se donne et cela est, indissociablement, un rapport au milieu sous la forme d'une discrimination des objets. Il n'en est pourtant pas de même pour la sélection naturelle. On a bien affaire à des modes de vie, à des types d'individus différents qui sont confrontés à un milieu – Canguilhem dit expressément ici « sélection par le milieu » –, mais cela ne change pas le fait que la discrimination n'est pas entre les objets, mais bien entre les types d'individus. Ce qui est soumis à l'évaluation, ce n'est pas l'aliment ou l'excrément, mais bien les types d'individus eux-mêmes. Si l'on parle, comme Canguilhem le fait, d'une manière vague de « non-indifférence » vitale, cela n'empêche pas que, dans le contexte précis de l'aliment et de l'excrément, l'organisme est l'agent d'une non-indifférence à l'égard du milieu, alors que, dans le cas de la sélection naturelle, c'est le fait que les types d'organismes sont bien les malheureux patients de leurs rapports au milieu qui est désigné par ce terme de non-indifférence.

Nous pouvons donc conclure ce point en disant que si la vie est caractérisée d'une manière à la fois très compréhensive et pourtant très vague comme « non-indifférente » aux conditions qui lui sont faites, alors sous cette notion compréhensive dont Canguilhem se sert comme d'un fait minimal pour identifier la vie dans sa différence avec l'inorganique, sous cette notion donc subsiste une multiplicité de sens qui n'est pas facilement maîtrisable. Mais cela nous indique déjà que l'un des problèmes centraux dans la démarche canguilhemienne est le problème du « qui », à savoir le problème du sujet grammatical. Si l'on dit que la vie est non-indifférente aux conditions qui lui sont faites, l'agent et le

patient changent de place dès qu'on change de niveau biologique, dès qu'on se déplace de l'organisme individuel aux types d'organismes.

## 2. Sélection et maladie

Dans les travaux de Canguilhem sur le normal et le pathologique, la sélection naturelle est aussi convoquée d'une manière *analogique* par rapport à la question de la maladie. Pour arriver à en discuter, il faut noter que la vie ne se réduit sans doute pas à cette caractéristique minimale qui est la non-indifférence. Elle relève aussi de la plasticité. Il s'agit donc, encore une fois, de distinguer la vie de la matière, et c'est pour cela que, tant dans l'*Essai* que dans l'article de Canguilhem de 1951 sur « Le normal et le pathologique », c'est une citation de Bichat qui est convoqué et qui dit qu'il n'y a pas de pathologie astronomique, ou physique ou chimique (Bichat 1822, 20-21). Les lois de la matière sont ce qu'elles sont, et elles ne peuvent pas devenir autres. Au contraire, si les organismes peuvent tomber malades, c'est qu'ils relèvent d'une essentielle plasticité.

Il n'est donc pas surprenant que Canguilhem s'attache en premier au type de plasticité qui est impliqué dans le surgissement de la maladie. L'enjeu, pour Canguilhem, semble être le fait qu'objectiver la maladie revient à ontologiser la vie. Si la maladie est envisagée comme un simple mauvais extérieur qui vient s'insérer dans l'organisme, qui entre dans l'organisme « comme par la porte », alors l'organisme ne peut pas être vu autrement que comme une machine. Être en vie ne signifierait rien de plus qu'être un assemblage de pièces, et une intrusion de l'extérieur peut alors détraquer ou bien les pièces elles-mêmes, ou bien le rapport entre deux ou plusieurs pièces. De l'autre côté, envisager la maladie comme un simple écart quantitatif, comme un plus ou un moins par rapport à certaines valeurs normales, revient à tenir ces valeurs normales pour un type idéal et, par ce fait, à platoniser la vie. Les deux positions donnent une consistance ontologique propre à la vie, transforment la vie en un type d'en soi, à un type de faits dans les deux sens du mot « fait » : en tant que matérialité donnée, dans le premier cas, et en tant que cas soumis à un type idéal

dans le deuxième. Et si Canguilhem soutiendra que la maladie est une réaction, c'est-à-dire une manière « de réagir par une maladie à une lésion, à une infestation, à une anarchie fonctionnelle » (Canguilhem 1966, 77), dans cette idée, l'un des enjeux est celui que la vie n'est pas un fait, mais une opération ou bien une activité.

Mais cela entraîne deux choses. D'un côté, cela entraîne que c'est seulement un organisme entier qui peut tomber malade, et non un organe, par exemple. Ou, dans les mots de Canguilhem, « il n'y a de maladie que du tout organique » (Canguilhem 1966, 150). Comme l'a montré Michel Morange, même les anomalies génétiques qui pourraient sembler, au premier regard, comme des contrarguments factuels à la position de Canguilhem, ne le sont en fait pas. Dans le cas de la chorée de Huntington, montre Morange, la maladie ne consiste pas dans un gène muté, mais elle est plutôt le résultat de la lutte de l'organisme contre la modification protéique qui découle de cette mutation génétique (Morange 2000, 94-95). Quant à Canguilhem, en discutant si l'on peut considérer un leucocyte comme étant malade, il répond qu'on peut sans doute le faire, mais seulement pour autant qu'on le considère comme un organisme en situation de défense et de réaction par rapport à un milieu. Donc, continue Canguilhem, « le même donné biologique peut être considéré comme partie et comme tout. Nous proposons que c'est comme tout qu'il peut être dit ou non malade » (Canguilhem 1966, 151).

D'un autre côté, si la maladie est toujours la maladie de l'organisme entier, elle est inséparable d'une évaluation subjective. Tout comme dans le cas de la notion de polarité dynamique dans le sens restrictif que nous lui avons donné plus haut, cette évaluation est essentiellement double : d'un côté, si l'organisme réagit contre « une lésion, une infestation, une anarchie fonctionnelle », cela est fait toujours en vue du rétablissement du mode de fonctionnement antérieur qui vient d'être mis en question. C'est, dans l'exemple de Morange, parce que le gène muté produit des répétitions de glutamine dans les cellules où le gène est exprimé et parce que ces répétitions de glutamine perturbent la fonction cellulaire que le programme de mort cellulaire – qui donne en effet la maladie, la chorée de

Huntington – est mis en œuvre à l'égard de ces cellules. L'organisme veut rétablir son fonctionnement antérieur, et c'est cela que donne la maladie. Inversement, une fois la maladie installée, c'est le rétrécissement du niveau de vie qui nous la signale, c'est la réduction de la qualité et de la variété d'interactions avec le milieu qui nous la rend manifeste. La maladie est, pour ainsi dire, doublement subjective : tant dans son déclenchement en tant que réaction qui veut rétablir un fonctionnement antérieur ; que dans sa confirmation, une fois la maladie installée. C'est pour cela que nous ne voyons pas, à proprement parler, une tension entre la maladie comme réaction et la maladie comme rétrécissement de la latitude de vie, mais plutôt un cercle ou une présupposition réciproque entre les deux : la réduction de la latitude de vie est le résultat d'une réaction contre ce qui est déjà évalué comme un rétrécissement apporté par « une lésion, une infestation, une anarchie fonctionnelle ». Et cette dimension proprement subjective qui est révélée par – ou plutôt dans ou comme – la maladie est, peut-être, tenue, par Canguilhem lui-même, comme sa plus grande contribution dans le domaine de la philosophie de la médecine : « Nous ne faisons pas profession – assez bien portée aujourd'hui – d'indéterminisme. Nous soutenons que la vie d'un vivant, fût-ce d'une amibe, ne reconnaît les catégories de santé et de maladie que sur le plan de l'expérience, qui est d'abord épreuve au sens affectif du terme, et non sur le plan de la science. La science explique l'expérience, mais ne l'annule pas pour autant » (Canguilhem 1966, 131). C'est ici que s'ancre, chez Canguilhem, la priorité de la pathologie sur la physiologie. Il y a une science de la pathologie seulement parce qu'il y a d'abord maladie éprouvée, c'est-à-dire seulement dans la mesure où la vie s'éprouve. Il ne s'agit donc plus ici d'une évaluation par la vie, mais d'une auto-évaluation de la vie, pour ainsi dire.

Pourtant, si l'on passe à l'utilisation analogique que Canguilhem fait de la notion de pathologique dans le contexte de la sélection naturelle, on tombe vite dans des difficultés. Ainsi, nous lisons : « l'anomalie ou la mutation ne sont pas en elles-mêmes pathologiques. Elles expriment d'autres normes de vie possibles. Si ces normes sont inférieures, quant à la

stabilité, à la fécondité, à la variabilité de la vie, aux normes spécifiques antérieures, elles seront dites pathologiques» (Canguilhem 1966, 91). Si, en d'autres termes, un type d'organismes, distingué dans le cadre de son espèce par un certain écart génétique, s'avère inférieur aux autres types qui existent dans le cadre de cette espèce, ce type d'organisme sera dit pathologique. Ce qui est malade, dans ce cas, c'est le type en entier, c'est le type comme tout, car c'est seulement un tout qui peut être malade. Laissons de côté le problème posé par le fait que, dans les populations biologiques, la caractérisation des types est souvent conventionnelle, les populations ne présentant pas des différences discrètes, nettes entre les différentes valeurs du trait qui est en question, ceux-ci formant plutôt un continuum (qu'on songe à la taille corporelle, par exemple). Mais le problème plus profond, c'est que celui qui est malade, à savoir le type, n'est pas celui qui se juge tel. L'individualité malade n'est pas la même que celle qui s'évalue comme malade. Si le type s'avère inférieur, et en ce sens peut être qualifié comme pathologique, il est évalué comme étant inférieur par les autres types de l'espèce. En d'autres mots, s'il y a une réaction contre ce type, s'il est écarté à la suite d'un jugement d'infériorité, c'est l'espèce qui peut être, analogiquement, sans doute, désignée comme sujet d'un tel jugement. C'est en cela que l'individu qui porte la maladie, qui est malade, n'est donc pas le même que l'individu qui le juge malade. Il y a donc décalage, changement de niveau entre individualité et subjectivité du pathologique ici.

Pour écarter ce problème il ne suffit pourtant pas de dire qu'un organisme peut, quant à sa latitude de vie, se sentir malade par rapport à un état antérieur qui lui était propre, mais aussi par rapport aux autres individus qui l'entourent. Une telle distinction ne peut suffire dans la mesure où, dans chacun de ces deux cas, c'est le même organisme qui se sent malade, c'est le même individu qui évalue son état maladif. Alors que, dans la discussion sur la sélection naturelle, c'est le type qui est malade, mais c'est l'espèce qui le juge tel, c'est, si l'on peut le dire ainsi, l'espèce qui se sent malade en lui. Il y a, pour ainsi dire, un enchevêtrement des niveaux, une sorte d'indistinction des niveaux dans cette question de maladie

portée et de maladie jugée. C'est cela qui devient visible dans « Le vivant et son milieu », lorsque Canguilhem affirme que « pour Darwin, vivre c'est soumettre au jugement de l'ensemble des vivants une différence individuelle » (Canguilhem 1952, 171). Bien entendu, s'il s'agit d'une différence individuelle, il faut comprendre que le jugement est réservé au tout de l'espèce en question ou, selon le cas, à la partie de cette espèce qui partage un milieu qui peut raisonnablement être considéré comme un même milieu. Et, continue Canguilhem, « ce jugement ne comporte que deux sanctions : ou mourir ou bien faire, pour quelque temps, partie du jury. Mais on est toujours, tant que l'on vit, juge et jugé » (Canguilhem 1952, 171). On voit bien ici un point qui est souvent passé sous silence. On conçoit très souvent la sélection naturelle comme étant une sorte de rapport univoque entre le milieu et une population donnée, rapport par lequel le milieu élimine certains individus et en laisse survivre d'autres. Et les choses *semblent* se passer ainsi si l'on prend en considération le fait que si l'on change le milieu pour la même population, ce ne sont pas les mêmes, mais d'autres types de la population qui seront avantagés. Mais, si le milieu offre le cadre pour un « jugement » tel que celui dont nous parle Canguilhem, ce n'est pas lui qui l'accomplit : le jugement a toujours lieu entre les types d'individus qui appartiennent à cette population, c'est eux qui s'entre-jugent. Le milieu fixe, si l'on veut, le cadre et la sévérité du jugement, mais n'accomplit pas le jugement lui-même. En voyant donc la sélection comme une manière de s'entre-juger des types d'individus, Canguilhem nous apprend, en fait, qu'il ne faut pas voir la sélection naturelle comme un processus par lequel le milieu élimine certains individus et en laisse vivre d'autres. Au contraire, s'il y a sélection, c'est parce qu'un type ou certains types d'individus *vivent mieux* qu'un autre ou que d'autres dans un milieu donné. Qu'il s'agisse de ce qu'on appellerait aujourd'hui sélection de viabilité ou sélection de fécondité, le fait important à noter c'est qu'il n'y a pas une sorte de passivité essentielle par laquelle les types attendraient simplement un jugement de la part du milieu, mais que c'est au contraire leur manière de poursuivre leurs vies qui constitue, par elle-même, un jugement porté sur les autres. C'est en ce sens que les types

d'individus s'entre-jugent.<sup>7</sup> C'est pour cela que Canguilhem a raison de dire que si Lamarck pense la vie selon la durée, Darwin la pense « plutôt selon l'interdépendance » (Canguilhem 1952, 172).

Mais cette question de l'enchevêtrement des niveaux ou cette indistinction entre juge et jugé nous permettent de faire un pas de plus pour conclure notre propos. C'est ce que nous tenterons de faire en discutant un dernier contexte d'emploi, par Canguilhem, de la notion de sélection naturelle.

### 3. Sélection naturelle et normativité

Il s'agit à la fois d'un emploi pour clarifier la notion de « normatif » et d'un emploi historique ou même fondateur. Par ce dernier, Canguilhem semble essayer d'expliquer pourquoi nous pouvons parler, aujourd'hui, par exemple, des valeurs normales de tel ou tel paramètre physiologique. Et sa réponse consistera à faire de la physiologie, vue comme « science des allures stabilisées de la vie » (Canguilhem 1966, 137), une science historique. Bien entendu, rien dans les instruments utilisés par la physiologie ne deviendra pour autant historique, on n'étudiera évidemment pas le fonctionnement du foie comme on étudie l'histoire de la démocratie, mais cela n'empêche pas que l'objet lui-même de la physiologie devienne un objet historique. Le normal d'aujourd'hui est devenu, il n'a pas toujours été le même. Dans les mots de Canguilhem : « au moment d'une rupture de stabilité physiologique, en période de crise évolutive, la physiologie perd ses droits, mais elle ne perd pas pour autant le fil. Elle ne sait pas d'avance si le nouvel ordre biologique sera physiologique ou non, mais elle aura ultérieurement le moyen de retrouver parmi les constantes celles qu'elle revendique pour siennes » (Canguilhem 1966, 137-8). Le normal change, il passe par des crises évolutives en même temps que les espèces qu'il caractérise, mais il se stabilise de nouveau, et cette stabilisation est le produit de ce que Canguilhem appelle le « caractère normatif ». La nouvelle norme de vie est dite, par Canguilhem, normative par rapport à l'ancienne, dans le sens où elle dévalorise l'ancienne avant de l'éliminer (Canguilhem 1966, 91).



Mais, au fond, qu'est-ce que ce caractère normatif ? Il ne s'agit pas de dire simplement que la nouvelle forme de vie élimine d'une manière abstraite l'autre de l'existence, mais plutôt qu'elle *prend sa place*. C'est pour cela que, dans l'article sur le normal et le pathologique de 1951, nous apprenons que le normal dans le sens de caractère moyen est en effet sous-tendu par le normal dans le sens de normatif, c'est-à-dire dans le sens où il est « prototypique et non simplement archétypique » (Canguilhem 1952, 203). C'est que ce caractère normatif du nouvel type d'individu n'est en effet que l'envers de la capacité de l'espèce de *se laisser entraîner* dans la direction proposée par ce nouvel type d'individu. Il ne s'agit donc pas de dire que le normal est relatif, qu'il n'est plus le même aujourd'hui que hier. Mais il s'agit, au contraire, de dire que la vie est tout entière relative à elle-même. Si un type d'individus est normatif, c'est qu'il devient prototypique pour son espèce, c'est qu'il l'emporte et lui donne une nouvelle direction et que, inversement, l'espèce se laisse ainsi « dirigée ». C'est ici, il me semble, que se trouve le sens le plus profond de l'utilisation par Canguilhem de la notion de sélection naturelle, alors même que les influences uexkülliennes, par exemple, auraient pu l'en détourner. Ainsi, si Canguilhem peut dire, à propos de Leriche, que la douleur « n'a de sens, n'est un sens, qu'au niveau de l'individualité humaine concrète » (Canguilhem 1966, 56), nous pouvons en dire autant de la vie : elle n'a de sens que pour autant qu'elle est un sens, c'est-à-dire que pour autant que, par exemple, chaque nouvel type d'organisme peut emporter ou entraîner avec lui toute son espèce. Le changement ou l'enchevêtrement des niveaux est donc une caractéristique essentielle de la vie dès qu'on ne la conçoit plus comme un fait ou comme un donné. Au contraire, si chacune de ses formes contribue au sens de la vie, c'est que chacune est susceptible d'entraîner tout son sens. Et si les normes sont instituées, c'est dans le sens où le sens même de la vie se refait avec chacune de ces institutions.

Si nous avons donc voulu parler ici du sens « grammatical » de la notion de « subjectivité » vitale, c'est parce que la vie a ce sens en premier. Chaque nouvelle « phrase » contribue au sens du texte entier et l'entraîne, à tort ou à raison, dans des directions nouvelles, mais à chaque fois, on ne

peut pas parler de la vie sans parler de *toute* la vie. De ce point de vue, la phrase la plus profonde de Canguilhem nous semble être celle où il tient « le monde vivant pour une tentative de hiérarchisation des formes possibles » (Canguilhem 1952, 200). Il y va bien de formes possibles car, dès qu'on ne tient plus les vivants pour des réalisations des idéaux pré-donnés, chaque nouvelle forme arrive avec sa propre possibilité sans en être précédée. Mais il y va aussi d'une hiérarchisation, dans le sens où tout se joue entre les niveaux : chaque nouvelle forme peut entraîner toute son espèce et chaque espèce peut se laisser ainsi entraîner. C'est bien une hiérarchisation et non une hiérarchie, car c'est dans les deux directions à la fois que tout se joue. Enfin, il s'agit bien d'une *tentative*, car tout se refait à chaque pas, le sens du tout est toujours en jeu. C'est dans le sens d'une telle tentative que la vie a une « finalité ». Car, dit Canguilhem en 1966, si le concept de finalité « à un sens, c'est parce qu'il est le concept d'un sens, le concept d'une organisation possible, donc non garantie » (Canguilhem 1966, 212-3). C'est précisément parce que la vie relève du sens, parce qu'elle est *du sens*, qu'elle n'a pas de sens précis ou établi. C'est en cela que, avec une superbe phrase de Canguilhem, « la pensée de la finalité exprime la limitation de finalité de la vie » (Canguilhem 1966, 212). Si la vie n'est pas une chose ou une substance, si elle n'est pas un idéal non plus, c'est qu'elle est une tentative ou bien une aventure.

## NOTES

<sup>1</sup> Le premier et le troisième des textes mentionnés sont repris dans (Canguilhem 1966). Le deuxième se trouve dans (Canguilhem 1952).

<sup>2</sup> Cette synthèse de la théorie de la sélection naturelle avec la génétique des populations venait d'être mise en place par les travaux de plusieurs biologistes importants pendant les années 1930, quoique son achèvement se continuera jusqu'à la fin des années 1940. Le terme lui-même de « synthèse moderne » est forgé par Julian Huxley en 1942 (Huxley 1942). Dès 1943, Canguilhem indique clairement que c'est à la synthèse moderne qu'il se réfère lorsqu'il parle de sélection naturelle : « Il semble aujourd'hui que ce soit à l'interférence des innovations par mutation et des oscillations du milieu qu'on doive situer l'apparition d'espèces nouvelles, et qu'un darwinisme rajeuni par un mutationnisme soit l'explication la plus souple et la plus compréhensive du fait de l'évolution, malgré tout incontestable » (Canguilhem 1966, 90).

<sup>3</sup> Voici une thèse que Canguilhem partage avec Jacob von Uexküll (ce dernier étant, par ailleurs, bien méfiant à l'égard de la théorie de la sélection naturelle – cf., par exemple, von Uexküll 1926, 113). Il est intéressant de noter que cette réserve est exprimée d'une manière un peu confuse dans la thèse de Canguilhem (cf. Canguilhem 1966, 90-91) où il ne cite pas von Uexküll. Dans les années 1946-1947, dans une série de conférences (« Aspects du vitalisme », « Le vivant et son milieu »), Canguilhem citera explicitement et analysera certains aspects de l'œuvre de von Uexküll (Canguilhem 1952, 118-119 et 180-182), et c'est aussi à partir de ce point que sa réserve concernant la corrélation organisme-milieu prend une forme plus claire.

<sup>4</sup> Dans le même sens, nous pouvons lire dans un livre cosigné par Canguilhem que « Les places vacantes en un lieu donné, selon la terminologie de Darwin, sont moins des espaces libres que des systèmes de vie (habitat, mode d'alimentation, d'attaque, de protection) qui y sont théoriquement possibles et non encore pratiqués » (Canguilhem et al. 1960, 32).

<sup>5</sup> C'est la solution que Canguilhem semble avoir choisi en 1943 dans son *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* : « Le milieu est normal pour une forme vivante donnée dans la mesure où il lui permet une telle fécondité, et corrélativement une telle variété de formes, que, le cas échéant de modifications du milieu, la vie puisse trouver dans l'une de ces formes la solution au problème d'adaptation qu'elle est brutalement sommée de résoudre » (Canguilhem 1966, 90-91).

<sup>6</sup> Cf., pour l'expression des deux réserves dans les autres textes de Canguilhem sur le normal et le pathologique, Canguilhem 1966, 90-91 (pour l'*Essai* de 1943) et Canguilhem 1952, 199 et 202 (pour l'article de 1951 sur « Le normal et le pathologique »).

<sup>7</sup> Cet entre-jugement est peut-être le plus évident dans la sélection sexuelle. Il ne faut même pas recourir à des présentations très spécialisées de celle-ci pour le comprendre : il suffit, par exemple, de se rapporter à l'une des descriptions qu'en donne Richard Dawkins (Dawkins 2009, 54).

## RÉFÉRENCES

Bichat, Xavier. 1822. *Recherches sur la vie et la mort*. Paris : Béchot.

Canguilhem, Georges. 1966. *Le normal et le pathologique*. Paris : Presses Universitaires de France.

Canguilhem, Georges. 1952. *La connaissance de la vie*. Paris : Librairie Hachette.

Canguilhem, Georges, Georges Lapassade, Jacques Piquemal et Jacques Ulmann. 1960. « Du développement à l'évolution au XIXe siècle ». *Thalès*, XI : 3-67.

Dawkins, Richard. 2010. *The Greatest Show on Earth. The Evidence for Evolution*. London: Black Swan.

Huxley, Julian. 1942. *Evolution: The Modern Synthesis*. London : Allen & Unwin.

Morange, Michel. « Georges Canguilhem et la biologie du XXe siècle ». *Revue d'histoire des sciences* 53(1) : 83-106.

von Uexküll, Jacob. 1926. *Theoretical Biology*. London : Kegan Paul, Trench, Trubner & co.

von Uexküll, Jacob. 1965. *Mondes animaux et monde humain. Théorie de la signification*. Paris : Denoël.

**Ciprian Jeler**, docteur en philosophie de l'Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași et de l'Université « Charles de Gaulle » – Lille 3 (2009), est à présent chercheur au Département de Recherche Interdisciplinaire dans le Domaine des Sciences Socio-Humaines de l'Université « Al. I. Cuza » de Iași. Intérêts de recherche : philosophie de la biologie, philosophie de l'action, philosophie française contemporaine.

**Address:**

Ciprian Jeler

Interdisciplinary Research Department – Human and Social Sciences

“Al. I. Cuza” University of Iasi

Str. Lascăr Catargi, no. 54

700107 Iasi, Romania

Email: [ciprianjeler@yahoo.com](mailto:ciprianjeler@yahoo.com)